

UPTON, L.F.S., *The Loyal Whig — William Smith of New York & Quebec*. Toronto, University of Toronto Press, 1969. Pages : ix + 250. Bibliographie. Index. \$8.50 relié.

Michel Brunet

Volume 23, Number 2, septembre 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302882ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302882ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brunet, M. (1969). Review of [UPTON, L.F.S., *The Loyal Whig — William Smith of New York & Quebec*. Toronto, University of Toronto Press, 1969. Pages : ix + 250. Bibliographie. Index. \$8.50 relié.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 23(2), 306–308. <https://doi.org/10.7202/302882ar>

UPTON, L.F.S., *The Loyal Whig — William Smith of New York & Quebec*. Toronto, University of Toronto Press, 1969. Pages: ix + 250. Bibliographie. Index. \$8.50 relié.

Fils d'une famille bien nantie, jeune contestataire dans une société coloniale où la liberté d'expression était plutôt limitée, chercheur patient et méthodique, avocat compétent et habile procédurier, spéculateur averti, conseiller politique souvent recherché, historien et juge, William Smith a eu le tort de vivre à une époque troublée. Il n'était pas un homme d'action mais un observateur lucide de ses contemporains. Il se plaisait à analyser une situation, espérant ainsi influencer les hommes au pouvoir qui avaient sollicité son avis et en retirer quelques avantages personnels. Lorsqu'il était obligé de s'engager lui-même dans l'action, il semblait pris de panique et ne réussissait qu'à multiplier le nombre de ses ennemis. Il préférerait, non sans raison, demeurer à l'écart et conserver ainsi une entière liberté de manoeuvre. Identifié comme un réformiste avant 1773, il n'osa pas se compromettre avec les chefs de la Révolution américaine après le *Boston Tea Party* mais s'arrangea pour leur laisser croire qu'il embrasserait finalement leur cause. En même temps, il conserva ses ponts avec les *Tories*.

Sa formation de légiste, ses préoccupations intellectuelles comme chercheur et historien, son ambition de jouer un rôle politique à titre de conseiller sans prendre trop de risques, son souci constant de protéger et d'augmenter sa fortune personnelle en avaient fait un conservateur. Comme beaucoup de réformistes qui l'ont précédé et l'ont suivi, la liberté qu'il réclamait était uniquement celle qui servait les intérêts de sa classe. Les idéaux démocratiques et égalitaires du mouvement révolutionnaire, la démagogie que devaient utiliser certains de ses dirigeants l'effarouchèrent. Conscient des divisions et des faiblesses des coloniaux soulevés contre la mère patrie, il conclut que celle-ci ne pourrait pas ne pas triompher. Il rallia officiellement les *Tories* en 1778. Revenu à New York, il constata avec déception qu'il avait surévalué les ressources et surtout la volonté de vaincre de la métropole et du parti avec lequel il s'était finalement compromis. Ce fut pour lui une raison supplémentaire de ne pas rompre totalement ses liens avec quelques chefs de la Révolution qui avaient déjà été ses anciens amis, collaborateurs ou associés.

Lorsqu'il rencontra Carleton, devenu commandant des forces britanniques en Amérique, William Smith crut que son jour de gloire était arrivé. Il se vit investi du rôle de conseiller tout-puissant auprès du procureur ou vice-roi qui, selon lui, devait reconstruire l'Empire britannique en Amérique

du Nord. En 1782, plusieurs mois après la capitulation de Yorktown, il s'imaginait encore que le gouvernement de Londres refuserait d'accorder l'indépendance aux colonies rebelles. Convaincu de toujours avoir raison, il tenait facilement ses opinions pour des vérités absolues ou des faits irréfutables. Cette prise de position idéologique, qui l'aida à se convaincre qu'il ne s'était pas trompé en choisissant de se joindre aux *Tories*, lui valut de nombreuses déceptions jusqu'à sa mort (1793). Ses années d'exil à Londres (1784-1786), pendant lesquelles il fit antichambre et vécut l'existence de tous les émigrés politiques de talent qui ont mal misé au moment des grandes décisions, l'obligèrent à se construire de nouveaux rêves. Il crut que Québec serait la base d'un Empire britannique régénéré en Amérique du Nord et que ses anciens compatriotes solliciteraient leur retour au bercail. William Smith, homme de vision, serait le prophète et l'agent de cette grande réconciliation !

Rendu à Québec, où son protecteur Dorchester l'avait fait nommer juge en chef, il découvrit que les problèmes de la colonie laurentienne étaient beaucoup plus complexes qu'il ne l'avait d'abord cru. Les hésitations de Dorchester, prisonnier de la politique qu'il avait lui-même établie en 1767-1776, l'obligèrent, lui qui n'aimait pas se placer à l'avant-scène, à se jeter directement dans la mêlée. Ses décisions judiciaires, ses nombreuses enquêtes sur l'administration et sa prétention de régler tous les problèmes en se prévalant de la confiance du gouverneur, ne réussirent qu'à envenimer les relations entre les groupes qui s'affrontaient dans la colonie. Il se retrouva bientôt seul et dénoncé par tous les partis. L'Acte constitutionnel de 1791, qui ne tenait pas compte de ses principales recommandations, compléta son échec. Malade et déçu, il consacra les derniers mois de sa carrière à la mise au point d'une procédure parlementaire, copiée sur celle de Westminster, qu'il adapta aux nouvelles institutions coloniales. Son échec, qui est également celui de Dorchester, fut à la mesure de ses ambitions. Ses succès financiers, pas aussi complets qu'il l'aurait voulu, l'en ont-ils consolé ?

Le professeur Upton était certainement l'historien le mieux placé pour décrire la carrière de cet homme au destin tragique. Il lui a accordé plusieurs années de recherches et a édité une partie de ses écrits personnels. Son livre nous donne de précieux renseignements sur la vie de Smith et sur les hommes avec lesquels il fut en relation. Cependant, je me demande si l'éditeur n'a pas obligé l'auteur à abrégé son texte. Si c'est le cas, il aurait dû supprimer certains détails peu importants et s'attacher davantage à décrire l'homme, son milieu et son temps. Nous voyons Smith s'interroger, poursuivre ses illusions, échafauder ses calculs, préparer une procédure ou un piège, intervenir directement quand il ne peut pas procéder autrement, mais nous ne le sentons pas vivre. Entre l'auteur et son personnage, un lien manque, celui que crée la sympathie du biographe envers son héros. M. Upton a le droit de ne pas aimer et de ne pas admirer Smith. Celui-ci n'a rien d'attachant — sauf peut-être son échec. Je l'admets. Mais l'itinéraire sinueux qu'il a poursuivi — itinéraire qui trahit le personnage et son époque, ses rêves, ses ambitions, ses illusions, ses déboires, son talent indé-niable méritent plus qu'une sèche énumération. Il aurait fallu les intégrer au contexte général, comparer cette vie à celles que d'autres contemporains

de Smith, placés dans les mêmes circonstances, ont eux-mêmes vécues. L'auteur connaissait peut-être trop son personnage et pas assez l'époque dont il est un produit, un témoin et un acteur. L'arbre qu'il a examiné lui a caché la forêt. Ou l'auteur a peut-être de l'histoire une conception dite scientifique qui l'empêche de devenir un bon biographe.

Ces remarques ne diminuent en rien la valeur de ce livre comme monographie. Ceux qui s'intéressent à l'histoire des États-Unis et du Canada de la fin du XVIII^e siècle l'utiliseront avec profit. Quant à moi, j'y ai cueilli beaucoup de faits et de citations qui ont enrichi mon fichier. J'en sais maintenant beaucoup plus long au sujet d'un personnage qui avait nécessairement retenu mon attention au cours de mes recherches sur la première génération après la Conquête.

MICHEL BRUNET

Université de Montréal